

SOFIA THINK TANK

OJJEH

I. ICI SOFIA

Abra...

« Oujas » : voici à nouveau Arthur, Ojjeb, Arthur Gonzalès-Ojjeb. Le voici à nouveau à Sofia; comme le 25 janvier 2008 lorsqu'il y banqueta lors d'un anniversaire réunissant mathématiciens, artistes, communistes, capitalistes, boulangers, banquiers, intellectuels abstraits et manuels, anciens Yougoslaves et Serbes nouveaux; comme le 27 avril 2008 lorsqu'il décida, de passage là-bas pour y retrouver son amoureuse d'alors, de démissionner le lendemain de son poste de gestionnaire à la Goldman Sachs plutôt sur un coup de tête – de ceux qui donnent de nos jours l'impulsion fatale à nos choix de vie – que comme par enchantement, devant un parterre de collègues tantôt éparpillés néanmoins ébahis. Oui, peu de temps avant la fameuse crise dont les répliques se font aujourd'hui encore cruellement sentir au point de remettre en cause son épicentre et nous obliger à revisiter nos tragédies classiques.

Dorénavant je reviens toujours à Sofia. Chaque fois que je cherche Beyrouth ou Istanbul, c'est à Sofia que j'atterris. Chaque fois que je cherche Jérusalem et Ispahan, le monde entier cherche également Dar Es Salam, Moscou et Detroit. Voilà sûrement où éclot l'égalité en

sa formule actualisée. Il suffit de la penser pour la réaliser et la réaliser pour la financer! toutes séances tenantes du FMI, de l'ONU, de l'OCI et de l'UEMOA réunies. Car, oui ou non, d'un «oui» qui se transforme en un «non» sur un graphique croisant préférences et abondance : tout le monde cherche Rio, Le Cap et Pékin. Tout le monde cherche aussi la jouissance. Et, bizarrement, tout le monde ne renâcle pas au travail. Qu'on se le dise, jusqu'à paraphraser Schiller : un être humain qui ne se joue pas de jouer n'est pas un être humain complet, intégral à la manière fantasmée par Marx dans sa littérature toute sublime par passages entiers débridée. Et qui se joue de jouer en en jouissant, pour paraphraser quelque concept rêvé de Walras, est un être jubilatoirement présent.

Il est 18h45 en ce dimanche 21 août 2011 : Arthur jette un œil dehors, par la fenêtre. Il se rince d'un coup d'un seul les yeux au point – mais à quoi réfléchit-il donc encore, encore et toujours ? pourquoi Arthur Gonzalès-Ojjeh est-il une sorte de machine ou d'animal à réfléchir et à déconstruire en tout point du monde, en tout état de la situation, pour faire tantôt son Faust tantôt son La Mettrie, ce qui constitue une posture sans doute moins immédiatement drôle ? – au point donc de se réfléchir entièrement dans cette capitale.

Il pleut. Il pleut à verse. Il pleut encore et encore des cordes comme le soir du 29 mars 1979, à Harrisburg, en Pennsylvanie, juste après que j'aie rêvé voir, alors même que je n'étais pas né et peut-être même pas encore conçu, *Le Syndrome chinois*, de James Bridges, mais aussi comme lorsque, le 20 mai 2008 à Niamey, la capitale du Niger, sur le coup de 19 heures, alors que quelques instants plus tôt il

faisait beau et chaud, le vent s'était subitement levé, avait été bientôt relayé par une tempête de sable qui avait brutalement obscurci le ciel avant que des trombes d'eau ne transforment en un rien de temps les pistes de latérite en boue. Très peu de temps après, je m'en souviens, j'étais allé me coucher.

Pour le moment encore, Arthur Gonzalès-Ojeh se trouve donc à Sofia, en plein centre de Sofia, à deux pas du ministère de l'Intérieur, juste devant l'église réformée Saint Sedmotchilenitsi dont les actions remontent en flèche auprès des Bulgares désintégrés par la superproduction, qui tourne pour le moment à plein régime, à laquelle les plus omniscients ou puissants d'entre eux sont tout juste intégrés, prêts à servir aussi bien l'idéal social démocrate que l'idéal mafieux pan-européen.

Je n'y peux rien ; je me projette au sein de l'hémicycle de l'Assemblée Nationale française, où je ne suis jamais allé que par caméras de télévision interposées. De manière synchrone mon cerveau fou m'entraîne au Japon, qui est un empire ; son empereur, Akihito, a déclaré après que le tsunami du 11 mars 2011 ait dévasté le Nord-Est du pays et provoqué la catastrophe nucléaire de Fukushima, dans des propos rapportés par l'hebdomadaire Time : « I hope from the bottom of my heart that the people will, hand in hand, treat each other with compassion and overcome these difficult times. » Moi, je ne suis pas Akihito, j'ai même l'impression d'être plus malin, à l'instar de 95 % des sept milliards de mes semblables en cette époque que j'apprécie, que cet empereur et l'ensemble de ses collègues chefs d'État ou raïs partout en poste à travers le monde mais cherche à comprendre l'ensemble des événements survenus depuis le début de l'année 2011 ; je peine ; c'est pourquoi j'ai le réflexe

plutôt que l'idée ou l'envie rudement bien placée de me rendre sur le site officiel de l'ONU dont une version en langue française, aux côtés des versions en langues arabe, chinoise, anglaise, russe et espagnole, est disponible, pour y consulter la Charte des Nations Unies. Dans le préambule, j'y lis notamment : « Résolus à préserver les générations futures du fléau de la guerre qui deux fois en l'espace d'une vie humaine a infligé à l'humanité d'indicibles souffrances, à proclamer à nouveau notre foi dans les droits fondamentaux de l'homme, dans la dignité et la valeur de la personne humaine, dans l'égalité de droits des hommes et des femmes, ainsi que des nations, grandes et petites, à créer les conditions nécessaires au maintien de la justice et du respect des obligations nées des traités et autres sources du droit international, à favoriser le progrès social et instaurer de meilleures conditions de vie dans une liberté plus grande [...] ». Voici des principes qui devraient s'appliquer de Der'a à Balboa en passant par la ligne de Kármán.

Pourtant, en attendant qu'ils s'appliquent, je doute. Il m'arrive de douter énormément que l'ensemble des habitants et habitantes de Londres a jamais pris conscience de l'existence de l'ensemble des habitants et habitantes de Pyongyang et que la réciproque ne puisse s'avérer un jour vraie que par footballeurs interposés de manière à ce que les Djiboutiens et les Djiboutiennes puissent répondre à cette foutue plainte de SDF : « Nous, nous ne nous en sortirons jamais. C'est la vie. ». Du coup, je compte les vies et passe mon temps. Ah ça ! pour compter les vies et passer mon temps, je les compte et le passe à n'en plus finir de compter sans jamais percuter « $6 \times 7 = 42$ » comme dans un film chrétien de speedy Stanley Kubrick.